

FICHE DE PRESENTATION

1- " De la tactique de la petite guerre à la stratégie d'usure de la guérilla "

Approche historique et étude des facteurs d'évolution

2- chef d'escadrons (Terre) WINDECK Antoine, France

3- 1-03-1999

4- Division D

5- Mémoire de stratégie

6- La " petite guerre " est une pratique guerrière très ancienne Elle correspond à des actions tactiques de petite dimension privilégiant l'utilisation de la surprise et de la mobilité. La petite guerre a été au cours du XIXème siècle intégrée à la tactique générale, passant du rang de tactique en marge du combat à celle d'une composante à part entière de la grande guerre. De plus, elle a connu un tournant important au cours des guerres de la révolution et de l'Empire en donnant le jour à la guérilla. La guérilla acquiert, par l'engagement de la population et par son caractère éminemment politique, une véritable dimension stratégique que ne possédait pas jusqu'alors la " petite guerre ".

7- Mots clefs : petite guerre, guérilla, guerre révolutionnaire

PLAN DU MEMOIRE :

<u>Introduction</u>	3
<u>I- Un effort réel de réflexion datant du XVIIIème siècle</u>	4
11- la théorisation d'une tactique qui s'inscrit dans le contexte historico-militaire.....	4
111- le contexte militaire du XVIIème siècle.....	4
112- le contexte particulier du XVIIIème siècle.....	5
113- le cas particulier du combat en montagne.....	5
114- une abondante littérature consacrée à la petite guerre.....	6
12- une définition qui la distingue de la grande guerre.....	6
121- un combat en marge de la grande guerre.....	7
122- la confusion de la petite guerre et de la guerre de partisans.....	8

13- une théorie qui demeure marginale dans ses effets.....	9
II- <u>Les facteurs de mise en oeuvre de la petite guerre</u>.....	10
21- un terrain favorable au combat d'embuscades.....	10
22- des procédés de combat spécifiques fondés sur l'utilisation de la surprise.....	11
23- les acteurs de la petite guerre.....	12
231- des chefs.....	12
232- des troupes irrégulières se fondant dans la population.....	13
233- des troupes régulières, légères à pied et à cheval.....	14
III- <u>La tactique de la petite guerre s'intègre peu à peu à celle de la grande guerre</u>.....	15
31- la petite guerre est intégrée à la tactique de la grande guerre.....	15
32- La persistance de la notion de " petite opération de guerre " dans la tactique française jusqu'en 1895.....	16
33- la surprise devient l'un des principes généraux de la guerre.....	17
331- la mobilité et la vitesse de réaction participe à la surprise de l'ennemi.....	17
332- les stratagèmes sont eux-mêmes intégrés à la grande tactique.....	18
IV- <u>La guérilla prend son autonomie par rapport à la petite guerre</u>.....	20
41- une évolution de la nature même de la guérilla.....	20
411- la consécration d'un glissement sémantique.....	20

412- la guérilla urbaine.....	21
413- le terrorisme, un instrument moderne de la guérilla.....	21
42- une réflexion politique de la guérilla.....	22
43- l'engagement de la population, acteur indispensable de la guérilla.....	23
V- <u>La guérilla comme stratégie</u>	25
51- une stratégie du faible au fort.....	25
52- le cas particulier de la guerre révolutionnaire.....	26
521- le tournant des théories de Mao Zédong.....	26
522- une guerre idéologique.....	27
53- la guérilla inclut une véritable dialectique du temps.....	28
<u>Conclusion</u>	30
<u>Annexe</u> : Bibliographie.....	31

INTRODUCTION

La notion de " petite guerre " est une pratique guerrière très ancienne. Elle fait appel à des techniques comme la ruse et la mobilité pour surprendre l'ennemi et le défaire, au moindre coût, sans confrontation de grande ampleur.

Au XVIII^{ème} siècle, époque où elle est formalisée sous cette appellation, elle s'oppose nettement aux modes d'actions en vigueur, où le choc et la concentration des moyens sont le plus souvent privilégiés, dans un cadre spatio-temporel déterminé.

La petite guerre a été finalement intégrée à la tactique générale, passant du rang de tactique en marge du combat à celle d'une composante à part entière de la grande guerre. De plus, elle a connu un tournant important au cours des guerres de la révolution et de l'Empire en donnant le jour à la guérilla.

Sa transformation progressive en guérilla au cours des guerres de Vendée et d'Espagne obéit à plusieurs facteurs dont le principal est, sans aucun doute, la participation globale de la population.

Malgré cette filiation évidente, liée essentiellement à l'emploi par chacune d'elles des mêmes procédés tactiques, un changement profond de nature les distingue. La guérilla acquiert, par l'engagement de la population et par son caractère éminemment politique, une véritable dimension stratégique que ne possédait pas jusqu'alors la " petite guerre ". Sa nature stratégique s'exprime en particulier à travers la relation propre qu'elle entretient avec le temps.

L'évolution du sens donné au terme de guérilla n'est pas seulement liée à celle du vocabulaire militaire, elle correspond à une réalité historique et stratégique. Ce phénomène se manifeste encore de nos jours dans les formes particulières de conflits que sont les guerres révolutionnaires et de libération et plus généralement les nombreux conflits irréguliers ou *irregular warfare*.

I- Un effort réel de réflexion datant du XVIII^{ème} siècle :

C'est dans un contexte de formalisation intense des procédés tactiques que naît peu à peu une véritable réflexion sur les opérations secondaires de la guerre, baptisées " petites guerres ".

La pensée militaire de la fin du XVIIème est exclusivement européenne. Les échanges intellectuels, en particulier dans le domaine militaire, sont nombreux au sein des pays d'Europe du fait de la mobilité des gens de guerre, se mettant souvent, au gré des guerres, au service de souverains étrangers. Ce phénomène qui peut apparaître comme marginal a certainement contribué à une formidable émulation intellectuelle dans les armées européennes.

La petite guerre, avant même d'être identifiée sous ce nom, est la principale tactique de combat utilisée depuis l'antiquité par toutes les armées du monde.

Depuis la fin du Moyen-Age la petite guerre représentait une activité très prisée des gentilshommes en mal d'occupations guerrières. Elle était fréquemment utilisée dans des combats secondaires utilisant la ruse et les feintes. L'histoire militaire française en offre donc de nombreux exemples. Les auteurs militaires, théoriciens de la petite guerre, les ont utilisés pour illustrer leur propos et étayer leur démonstration.

11- la théorisation d'une tactique qui s'inscrit dans le contexte historique et militaire

Evoquer la petite guerre nécessite de la replacer dans le contexte tactique et stratégique du dix-huitième siècle, période à laquelle apparaît la notion théorique de petite guerre.

111- le contexte militaire du XVIIème siècle

Les campagnes militaires du XVIIème siècle ont apporté aux officiers français une très solide expérience des combats contre un ennemi dilué sur le terrain, bénéficiant localement d'un soutien des populations, voire se confondant avec elles. Les combats contre les Barbets, contre les camisards et ceux plus exotiques contre les Indiens de la colonie de Nouvelle-France à partir des années 1650, ont très certainement contribué à l'adaptation des tactiques de combat. Cette adaptation semble bien avoir précédé la théorisation de cette forme d'action militaire.

En outre, une partie de la pensée stratégique s'exprime à travers les conceptions défensives du maréchal de Vauban. Celui-ci réalise un réseau de fortifications le long des frontières. Les troupes légères deviennent alors un complément indispensable des troupes principales pour la recherche du renseignement et la conduite de combats limités dans les intervalles.

Comme le note B. Peschot : "*depuis que les armées régulières se sont dotées de partis de guerre, corps de partisans issus des troupes régulières, utilisés pour mener des coups de main face au territoire adverse ou aux armées ennemies, les forteresses frontalières constituent des nids de guérilla.*"

112- Le contexte particulier du XVIIIème siècle

-

Au dix-huitième siècle, comme au siècle précédent, les combats principaux opposant des armées respectent, généralement, des procédés tactiques très réglementés, corollaires de l'utilisation des armements dont sont dotées les troupes comme les fusils progressivement équipés de baïonnette.

Il n'en demeure pas moins que le dix-huitième siècle est un siècle où s'épanouissent de nombreuses idées nouvelles et une réflexion tactique fortement inspirée des faits militaires passés. Quelques grandes figures militaires ont nettement marqué, par leurs travaux, la tactique européenne : le chevalier de Folard, le comte de Guibert, Frédéric II de Prusse, parmi les plus célèbres. Comme le note Corvisier, "*la réflexion stratégique et tactique se nourrit d'abord de l'expérience*". A cette époque, la majorité des penseurs militaires est avant tout constituée d'officiers ayant exercé des fonctions de chef militaire ou d'officier d'état-major, dotés d'une solide expérience militaire et d'une grande culture historique.

Dès le milieu du dix-huitième siècle, la nécessité de théoriser un combat en marge des combats principaux s'est faite jour. Folard n'hésite pas à affirmer que "*la guerre est un art comme les autres. Or dans tous les arts, la pratique suppose toujours ce qu'on appelle la théorie*".

Dans la profondeur du dispositif ennemi comme sur ses flancs, des troupes devaient être aptes à combattre de façon autonome, renseignant et libérant les armées des menaces secondaires. Les expériences des troupes françaises opposées aux unités

à cheval des pays d'Europe centrale, au cours des campagnes contre la Hongrie, avaient conduit les chefs militaires à s'interroger sur la constitution de troupes légères et des rôles à leur confier. De là était née une abondante littérature consacrée aux troupes légères.

113- Le cas particulier du combat en montagne

-

L'expérience des combats en montagne menés par les troupes françaises avait parallèlement conduit certains militaires à réfléchir sur ces types de combat et à la constitution de forces susceptibles d'être engagées dans ce milieu particulier. A l'instar de Folard, le lieutenant-général de Bourcet (1700-1780) consigne par écrit dans ses *Principes de la guerre de montagne* (1775, publié en 1788) ses réflexions sur les caractéristiques d'un engagement dans ce type de relief. Il insiste dans le chapitre VII du livre I sur la nécessité de diviser l'armée en "*petits paquets*". Il souligne de plus le rôle de la surprise dans la conduite de la guerre. Cette approche ne se situe pas spécifiquement dans le cadre de la petite guerre mais elle constitue un complément important à la réflexion tactique sur la petite guerre.

114- Une abondante littérature consacrée à la petite guerre

-

C'est sans doute la conjonction de ces deux expériences militaires récentes qui a fait que les livres qui traitent de la petite guerre, comme le souligne Bernard Peschot, "*sont à la croisée de deux "écoles", la tradition cavalière héritière des fronts orientaux européens et l'expérience montagnarde issue des combats contre des partisans civils*".

Le lieutenant-général de Feuquière, l'un des premiers, s'intéresse à la réflexion théorique sur la guerre de partisans. Il en perçoit l'importance d'autant plus qu'elle participe à ce qu'il pose comme l'un des principes essentiels de la conduite de la guerre, la recherche de la surprise. Au sujet des partis de guerre, Feuquière écrit dans ses mémoires : "*Leur objet général est d'être informé par eux de ce qui se passe dans le pays, et d'empêcher que ceux des ennemis en approchent*".

Folard, quant à lui, tirant de son expérience de commandement d'un parti pendant la campagne de 1688 dans les Flandres, écrit un document plusieurs fois remanié qui traite de la guerre des partis. Ce texte resté à l'état de manuscrit est, semble-t-il, la première formalisation d'un tel combat.

Ce n'est qu'un demi siècle plus tard, en 1752, que le chevalier de la Croix publie un *Traité de la petite guerre*, marquant ainsi un véritable intérêt pour la formalisation d'une réflexion sur le sujet.

Le Roy de Grandmaison est cependant considéré comme le véritable précurseur de la théorie de la petite guerre. Son ouvrage publié en 1756 connaît une très large diffusion et les traductions en sont nombreuses à l'étranger.

De très nombreux auteurs leur succèdent donnant à la petite guerre une dimension européenne. L'appellation de petite guerre est alors utilisée par l'ensemble des armées européennes.

12- Une définition qui la distingue de la grande guerre

A la fin du dix-neuvième siècle, le capitaine Quinteau, plus en historien qu'en véritable théoricien, a cherché à établir un lien historique entre la notion de petite guerre, telle qu'elle est généralement définie, et la réalité tactique concrète qu'elle recouvre, c'est à dire les modes d'action nécessaires à sa réalisation. Quinteau multiplie les exemples qui montrent l'ancienneté des procédés utilisés.

La petite guerre théorisée comme elle l'a été depuis Grandmaison correspond fondamentalement à la double prise de conscience du poids d'une menace particulière que font peser des unités à cheval ennemies et de l'atout tactique que l'on peut retirer de l'usage de troupes légères agissant en marge des armées et privilégiant les actions par surprise.

L'adjectif " petite " a eu initialement pour but de distinguer un type d'opérations particulières différentes de celles de la grande guerre, c'est à dire celles où sont engagées les forces principales des armées. Le terme de petite guerre doit être donc compris non seulement au regard du faible volume de troupes utilisées pour conduire cette forme de combat mais aussi par opposition aux opérations principales désignées comme " grande guerre ".

Deux principaux critères de définition ont été généralement retenus par les théoriciens pour définir cette notion de petite guerre, l'objet et les acteurs de cette forme de combat.

-

121- La petite guerre : un combat en marge de la grande guerre

La petite guerre est l'ensemble des procédés qui permettent une action en marge de la guerre, c'est à dire des combats principaux.

Rustow propose, dans son ouvrage consacré à la petite guerre, la définition suivante : "*la petite guerre est l'ensemble des opérations destinées à obtenir des résultats secondaires, et exécutées avec des forces restreintes, par rapport à celles de l'armée qui poursuit le but principal de la guerre*".

Valentini (1775-1834), quant à lui, entend par petite guerre "*toutes les opérations qui n'ont pour objet que de favoriser ou de seconder celles d'une armée ou d'un corps d'armée, sans se rapporter immédiatement à la conquête ou à la défense d'un pays*". Cette dernière définition ne mentionne aucun volume de forces à engager dans ce type de guerre, il privilégie en revanche le caractère secondaire dans l'espace et dans son importance de la petite guerre qui ne fait que compléter l'action principale.

Carl von Decker (1784-1844) écarte rapidement le problème de la définition pour s'intéresser aux buts de la petite guerre. Elle a pour but essentiel de nuire à l'ennemi sans en venir à un combat décisif. Il y voit de nombreux points communs avec la guerre de partisans, en particulier l'usage de stratagèmes, mais il ne l'y assimile pas totalement. En effet, la guerre de partisans est une guerre en format réduit alors que la petite guerre ne se limite qu'aux opérations secondaires de la guerre.

122- Confusion entre la petite guerre et la guerre de partisans

La petite guerre a souvent été définie aussi en fonction des troupes qui étaient aptes mais aussi instruites pour la mettre en œuvre. Elle est ainsi devenue synonyme de guerre de partisans.

Aron écrit dans *Penser la guerre* : " On appelle parti, au XVIIIème siècle, un détachement peu nombreux, destiné à battre la campagne. Les partisans sont ceux qui composent un parti. Littré donne la définition suivante du parti (sens n°4) : " troupe de gens de guerre qu'on détache pour battre la campagne (sens dérivé de partir, partager). Il définit ensuite le partisan (sens n°3) : officier des troupes légères ou irrégulières qui court le pays et fait une guerre de surprise. " "

Le terme de partisan, possède une signification qui a évolué au cours du temps. Les significations les plus communes sont celles de petit détachements composés d'hommes non enrégimentés parfois appartenant au pays sur lequel est conduite la guerre et d'éléments appartenant à la population engagée dans une guerre civile, agissant de façon autonome.

Bernard Peschot écrit : " la guerre de partisans désigne à la fois, les méthodes de combat des soldats détachés dans des partis de guerre qui courent la campagne en avant des armées, et les formes spéciales des guerres civiles dans lesquelles la population est impliquée. Le partisan d'ancien régime est donc, suivant le cas le franc-tireur incorporé aux troupes régulières ou le maquisard sans formation militaire ".

Grimoard évoque les partisans dans son ouvrage qu'il consacre aux troupes légères et les définit comme un " petit élément constitué propre à remplir des opérations de petite guerre ". Le général de Brack entend par ce mot dans ses *Avant-postes de cavalerie légère* : " un détachement lorsqu'il opère à part, isolé de l'armée, et sous les inspirations de son chef, qui ne sont soumises qu'à des ordres donnés en grand, et à des indications sur les mouvements de l'ensemble de l'armée ".

Sous l'appellation de guerre de partisans, la petite guerre a fait l'objet de très nombreuses publications.

En 1821, Davidoff consigne dans un livre son expérience du harcèlement réalisé contre les Français pendant la campagne de Russie à la tête d'un corps de cosaques

et de hussards. A la même époque, en 1823, Le Miere de Corvey, tirant quant à lui les conclusions de sa participation aux campagnes de Vendée et d'Espagne, insiste dans son livre, *Les partisans et des corps irréguliers*, sur la nécessité de former des corps de partisans pour faire cette guerre avec avantage, " *disposant d'une force assez importante pour inquiéter l'ennemi, de pouvoir la porter partout où besoin sera* ".

13- Une théorie qui demeure marginale dans ses effets

La théorisation de la petite guerre que nous avons évoquée, et qui a fait l'objet de nombreuses publications au cours du XVIIIème siècle est cependant restée à l'époque marginale dans ses effets.

En particulier, elle n'a pas reçu la consécration de la part des chefs militaires. Peu d'ordonnances s'inspirant de cette réflexion réglent cette forme de combat. Il est certain que le caractère secondaire des combats de la petite guerre a éclipsé la réflexion théorique à son sujet dans le foisonnement généralisé d'idées du XVIIIème siècle.

La marginalité relative de la petite guerre, du fait même de sa définition la plaçant au niveau d'opérations secondaires, l'a écarté de plus du débat théorique européen concernant la tactique des troupes, dans lequel elle n'a jamais réellement trouvé sa place.

De plus, les penseurs militaires de la petite guerre, à l'exception de certains déjà cités, s'ils ne sont pas des moindres par les responsabilités qu'ils ont pu remplir, ne sont pas parmi les plus importants du dix-huitième siècle.

En contre partie, le désintérêt relatif de la part du commandement de cette forme de combat, a certainement contribué à libérer les esprits curieux et inventifs des officiers chargés de sa mise en oeuvre, les incitant à exprimer des idées non conformistes. La grande production littéraire qui y est consacrée en est la meilleure illustration.

Cette absence de reconnaissance dans le débat doctrinal de l'époque et l'influence conjointe de plusieurs facteurs, ont progressivement provoqué son intégration à la grande tactique, la privant de sa spécificité théorique et tactique.

II- Les facteurs de mise en œuvre de la petite guerre

La petite guerre, pour être mise en œuvre, nécessite principalement la réunion de trois facteurs que souligne la plupart des théoriciens et que nous nous attacherons à mettre en lumière : un milieu adapté par sa nature au combat d'embuscades et de harcèlement, des procédés tactiques particuliers qui tranchent avec la tactique de l'époque, enfin des troupes aguerries, habituées culturellement, voire par constitution à ce type d'actions et de milieu.

21- Un terrain favorable au combat d'embuscade.

En effet, comme nous l'avons déjà souligné, l'aspect psychologique de la petite guerre s'appuie sur la recherche de l'effet de surprise et sur la mobilité. Les auteurs constatent que tous les pays ne sont pas également propres à la guerre de surprises et d'embuscades qu'est la petite guerre.

Les terrains les plus difficiles, offrant des caractéristiques particulières, exploitables sur le plan tactique, sont les plus adaptés à la petite guerre. Ainsi, les terrains coupés par des rivières, accidentés comme les zones montagneuses et boisés permettent de masquer les déplacements de troupes derrière les mouvements de terrain et les obstacles naturels.

Les troupes françaises l'avaient appris à leurs dépens à de nombreuses reprises, comme pendant la guerre des camisards conduite contre les protestants dans les Cévennes, dans le maquis corse contre les partisans de Paoli, ou pendant la guerre de succession d'Autriche, face à des troupes fortement entraînées dans les combats contre les Turcs. De même, la campagne de Vendée puis la guerre d'Espagne ont constitué des expériences riches d'enseignements pour les troupes françaises et ont

révélé la relative inadaptation de leur tactique pour répondre à un combat de harcèlement dans un terrain difficile.

L'Espagne représente certainement à cet égard un exemple très clair qui a alimenté la réflexion de plusieurs théoriciens de la petite guerre comme Le Miere de Corvey et Jomini. Les troupes françaises se sont trouvées confrontées dans un terrain varié, coupé et parfois montagneux, à une guerre menée par des partisans très mobiles qui, refusant toute concentration durable, ne laissent aucun répit aux soldats français. La guérilla espagnole, en particulier en 1809 en Galice, dans les Asturies et en Andalousie, met pour ainsi dire en échec les troupes de Napoléon face aux Anglais.

Une corrélation entre le caractère des peuples et la géographie est très présente dans l'esprit des penseurs militaires au cours des dix-huitième et dix-neuvième siècles. Jomini n'écrivait-il pas ? : "*les pays de montagne sont toujours ceux où un peuple est le plus redoutable. Après ceux-ci viennent les pays coupés de vastes forêts*".

Il s'agissait donc, pour conduire les opérations de petite guerre, de faire appel aux habitants des régions montagneuses et aux troupes habituées culturellement à ce type de combat pour constituer des unités spécifiques, légères et discrètes. Cet aspect des choses a prévalu dans le recrutement des partisans tout au long du dix-huitième siècle.

22- Des procédés de combat spécifiques, fondés en particulier sur la surprise.

-

L'ensemble des auteurs s'accordent, au moins initialement, sur la spécificité des savoir-faire propres à la petite guerre. En effet, ces savoir-faire se distinguent nettement des procédés alors en usage dans les troupes qui combattent en rang serré, et dont la mission était de défaire l'ennemi par le choc de leur masse et la puissance de leurs feux.

Le terme de surprise est très largement utilisé par les auteurs traitant de la petite guerre. La surprise, si elle signifie généralement la création d'un effet d'ordre psychologique sur l'ennemi, est utilisée dans le vocabulaire militaire de l'époque comme une attaque brusque s'appuyant souvent sur l'utilisation de la ruse.

Le comte de La Roche écrit en 1770 dans son ouvrage:

" la petite guerre a pour objet de tenir la campagne, afin d'observer les démarches de l'ennemi, d'en donner un avis au général, d'harcéler cet ennemi dans tous ses mouvements, de les dérouter s'il est possible, ou du moins de les gêner, de suspendre ses opérations, d'intercepter ses convois et ses courriers, d'étendre des contributions au besoin, etc...et de savoir suppléer à l'infériorité du nombre par l'art des stratagèmes "..

A l'instar de La Roche, tous les théoriciens de la petite guerre soulignent l'importance de la recherche de l'effet de surprise pour infléchir un rapport de force souvent défavorable, du fait du volume de force engagé pour la petite guerre. La surprise constitue donc, à notre avis, l'élément déterminant et caractéristique des opérations de petite guerre. Elle permet ainsi à la petite guerre de devenir une guerre d'usure fondée sur le harcèlement permanent, réalisé par surprise sans exclure bien sûr l'action des armées principales, faut-il encore le souligner.

Des auteurs comme Jomini et Le Miere de Corvey qui ont subi, tous deux, de telles opérations pendant les campagnes auxquels ils ont participé, en analysent l'impact psychologique.

Le Miere de Corvey écrit : *" on doit concevoir que le but principal de ce genre de guerre est d'obtenir la destruction insensible de l'ennemi, et comme la goutte finit à la longue par creuser la pierre, il faut de la patience et de la persévérance, suivre toujours le même système ; l'ennemi en souffrira plus à la longue que s'il perdait des batailles rangées ; il faut éviter soigneusement les rencontres de masse contre masse.... "*

Le général de Brack affirme, quant à lui, : *" le propre de l'habileté jointe à la promptitude est de surprendre. L'effet produit par la surprise est la démoralisation . [...] La guerre qu'il fait est celle du corsaire. Son action n'est forte que par la surprise. Le vautour inaperçu qui tout à coup fond sur sa proie, l'enlève et disparaît, est l'image du partisan ! "*

La constitution en petits détachements, organiques ou irréguliers le plus souvent prélevés sur la population, permettra d'y parvenir aisément. Chaliand résume parfaitement les procédés tactiques en affirmant que *" la petite guerre se caractérise par le refus de l'engagement direct, du choc frontal, de la bataille décisive "*.

La recherche de la surprise et son impact sur le moral de l'ennemi, l'autonomie des détachements et l'initiative laissée au chef posées comme principes d'emploi sont sources de nouveauté sur le plan des procédés. Aussi voit-on apparaître, dans les

livres consacrés à ce sujet, des propositions originales telles que la construction d'un radeau de fortune, des idées pour augmenter la mobilité et la vitesse de déplacement d'un détachement en déplaçant en croupe un fantassin armé en plus du cavalier. Il semble intéressant de noter qu'à l'époque les missions dites de reconnaissance, de sûreté sur les flancs ou sur les arrières d'une unité font partie intégrante des missions de petite guerre. Ce n'est en effet que plus tard qu'elles furent intégrées à la tactique de la grande guerre.

23- Les acteurs de la petite guerre

Dès le milieu du dix-huitième siècle, la nécessité de constituer des détachements ou des unités aptes à la pratique de la petite guerre se fait sentir. Le souci de l'instruction des chefs de ces détachements est également pris en compte. Nombreux sont les ouvrages qui, traitant de la petite guerre et au delà de la valeur purement spéculative de leur démonstration, mettent en avant sa véritable qualité pédagogique.

231- des chefs

Déjà Feuquière insistait dans ses mémoires sur l'intérêt pédagogique que possède la petite guerre : *" un jeune homme de quelque qualité qu'il soit, qui veut savoir à fond le métier de la guerre, ne doit point tenir au-dessous de lui d'aller en parti, soit à pied, soit à cheval, avec les bons partisans de l'armée et de s'en faire aimer, afin d'apprendre d'eux cette espèce de guerre, pour se rendre dans la suite capable de l'ordonner à propos lorsqu'il sera parvenu au commandement. "*

La Roche précise quant à lui, dans l'introduction de son livre : *" je me propose d'offrir aux officiers, et surtout aux jeunes gens qui se destinent à l'état militaire, les principes de la petite guerre ; ils sont tout à fait distincts de ceux de la guerre ordinaire, qui a ses principes généraux. Il y en a de particuliers pour la petite guerre "*.

La Roche poursuit en insistant sur les qualités nécessaires aux chefs : *" dans la petite guerre, il faut un degré plus marqué de pénétration et d'intelligence, pour saisir les difficultés et le noeud d'une entreprise. Il faut plus de circonspection, et en même*

temps plus d'audace dans les moyens, plus d'intrépidité dans l'action, et plus de présence d'esprit dans le danger " .

Le colonel von Miller met l'accent sur l'indispensable esprit d'initiative des chefs qui conduisent ce type d'actions : *" les opérations de petite guerre exigent des officiers et des soldats qui aient non seulement de l'instruction et de l'activité, mais encore l'expérience de la guerre. Ici tous les hommes composant le détachement doivent, autant que possible, avoir de l'intelligence, parce que dans ce genre d'opérations chacun peut être appelé à agir d'une manière indépendante " .*

232- des troupes irrégulières se fondant dans la population

Il semble, en effet que les esprits d'initiative et de décision soient les qualités les plus recherchées dans les troupes appelées à remplir ce type de missions.

Ce sont bien ces qualités qui animent l'un des plus grands praticiens de la petite guerre, Fischer, au cours de la seconde moitié du dix-huitième siècle. Modeste gardien de chevaux, il participe à la tête de domestiques et de bergers, constitués en compagnie de chasseurs, à la défense de Prague contre les invasions successives des Croates et des Hongrois. La compagnie qu'il commandait, après avoir rendu d'éminents services pendant la retraite du maréchal de Belle-Isle et pendant la campagne suivante sur le Rhin, entre au service de la France. Le corps de Fischer finit alors par compter jusqu'à 400 chasseurs à pied et 200 chasseurs à cheval.

" Cette unité servit de modèle à plusieurs autres corps irréguliers formés sous diverses dénominations, tels que les arquebusiers de Grassin, les Fusilliers de montagne, les Fusilliers-guides, les volontaires royaux, les Fusiliers de la Morlière, Royal-Cantabre, les Miquelets de Gantèz, les Volontaires bretons, les volontaires de Geschray, les Chasseurs de Béringuier, de Sabattier et de Colonne, les Volontaires de Lancize, qui se distinguaient tous par la bizarrerie de leur organisation et de leur accoutrement " .

Toutes ces unités se caractérisaient par l'autonomie dont elles bénéficiaient vis à vis des chefs des armées, tant dans les pratiques et procédés de combat que dans les équipements dont elles disposaient. Elles étaient essentiellement composées de troupes natives de pays montagneux. Ainsi les chasseurs, unités destinées à la petite guerre, recrutaient-ils, comme leurs noms l'indiquaient, dans les Cévennes, le Gévaudan, le Dauphiné, en Corse, etc..

233- des troupes régulières, légères à pied et à cheval

La petite guerre, telle qu'on l'entend au dix-huitième siècle et telle que l'énonce Clausewitz, comporte un haut degré de mobilité, qualité offerte par les petits détachements à l'inverse de ce que permettent les effectifs importants des troupes principales. " *Ces faibles détachements [...] ne visent pas la bataille rangée mais tout au plus des combats rapides, en vue de frapper un coup par surprise, de prendre une position, de bloquer une route ou d'interrompre le ravitaillement* ". Les troupes les plus adaptées à cette forme de combat sont en effet les troupes légères tant à cheval qu'à pied.

A l'instar des troupes à cheval du chef hongrois Nicolas Zrinyi (Zrinyi Miklos ; 1620-1674) qui réalisaient des raids dans la profondeur du dispositif turc, les hussards, Hongrois au service de la France, s'illustrèrent dès la fin du dix-septième siècle dans ce type de combat léger et rapide.

Guignard note que " *leur service ordinaire est la guerre de parti, (...) principalement pour harceler les convois et pour attaquer les fourrageurs. Ils ne se servent point de rangs, ni d'escadrons réglés ; ils marchent au contraire en bloc confus, d'où ils partent comme des éclairs et se jettent à la débandade chacun sur l'objet qu'il a en vue ; ils observent néanmoins de se rallier après leur coup fait ou manqué ; mais toujours en peloton confus, soit pour retourner à la charge, soit pour se retourner* ".

Le comte de Turpin écrivait un peu plus tard au sujet des hussards : " *Ce sont des lévriers que le général tient en laisse et qu'il lâche au premier vrai ou faux mouvement de l'ennemi* ".

Cependant certains contestent le nombre et l'utilité des troupes légères. Guibert, par exemple, estime que celles-ci, alors souvent destinées à la petite guerre, sont trop nombreuses et que les missions qui leur sont confiées peuvent l'être tout autant à des troupes plus lourdes.

Certaines de ces unités disparurent alors comme elles étaient apparues, en fonction des circonstances, ou bien furent constituées en unités régulières à part entière, perdant leur spécificité qui les plaçait, tant par leur composition que par leur modes d'action, en marge de la grande guerre.

III- La tactique de la petite guerre s'intègre peu à peu à celle de la grande guerre

Peu à peu, la petite guerre est intégrée à la tactique de la grande guerre, sous l'influence des ordonnances qui ont contribué à rendre organiques les unités initialement irrégulières chargées de la mettre en œuvre. La tactique elle-même, prend une nouvelle dimension, répondant au besoin de concrétiser une stratégie qui prend en compte tant une action directe qu'une action indirecte sur l'ennemi. L'initiative laissée aux chefs chargés des opérations secondaires est alors condamnée.

31- La petite guerre est progressivement intégrée à la tactique de la grande guerre

Nous l'avons vu précédemment, c'est le refus de considérer un certain nombre de procédés particuliers comme faisant partie de la grande guerre qui constitue en partie l'origine de la notion de petite guerre. Celle-ci se déroule en effet " en marge du combat " principal.

L'armée française a conservé, tout au long des dix-huitième et dix-neuvième siècles, des troupes légères, à pied et à cheval, dont les équipements légers et la composition permettaient un combat mobile et rapide. Il apparaît cependant qu'il a été très vite préféré la constitution d'unités mixtes, composées de cavalerie légère et d'infanterie légère voire aussi d'artillerie. La mobilité des pièces d'artillerie permettait de les y adjoindre pour constituer de véritables petits groupements tactiques interarmes autonomes aptes à remplir le type d'action préconisé par la petite guerre. Les troupes légères, les régiments de hussards et de chasseurs reçoivent en priorité ce type de missions. Elles ont permis à certains généraux de s'illustrer pendant l'Empire, époque glorieuse de la cavalerie. Citons par exemple Lasalle, Murat, Colbert et Montbrun.

Au cours du dix-huitième siècle, le commandement des armées évolue sensiblement, cherchant à concentrer la manoeuvre de l'ensemble des troupes dans les mains du chef militaire. De plus, participant de la même évolution, les troupes irrégulières sont peu à peu dissoutes ou constituées en unités régulières à part entière. Leurs

missions sont alors confiées à des détachements prélevés sur des unités régulières, comme les " détachements " de cavalerie légère. Garantissant la liberté d'action du chef de l'armée, elles participaient directement à l'action principale des troupes, à laquelle elles étaient organiquement liées.

L'art de la guerre évolue aussi prenant en compte peu à peu tous les types d'opérations, tous les procédés, concourant aux succès militaires recherchés. La petite guerre se trouve donc ainsi intégrée à la grande tactique elle-même, perdant ainsi une identité propre que presque un siècle de pratique et de réflexion militaire avait contribué à forger. Les procédés sont cependant conservés et l'étude des règlements français et étrangers nous permet de voir que la notion de " petite opération de guerre " a remplacé celle de petite guerre.

Le style de guerre a subi progressivement un changement de nature. Combinaison des stratégies directe et indirecte, il affecte, sur le champ de bataille, le choix des tactiques et des manoeuvres. Le style indirect favorise la surprise et la feinte. Le style direct, quant à lui, privilégie la force et la puissance comme principaux moyens d'accomplir la manoeuvre de rupture, condition reconnue du succès.

Muraise, historien et théoricien militaire, écrit : "*la stratégie indirecte n'est pas exclusive des combats. Elle y mêle un arsenal de feintes, d'effacements, d'entreprises contre la logistique adverse. Il s'agit de disloquer l'ennemi avant de l'achever [...] il faut, sans se mettre en prise, miner sa sûreté, ses ressources, son moral et ne frapper qu'à coups sûrs*".

La petite guerre n'a plus alors d'existence intrinsèque, comme domaine de réflexion propre et comme mode d'emploi des unités. Elle s'inscrit dorénavant au sein de la tactique et de la stratégie comme l'un des éléments participant à la guerre, dans sa composante indirecte, même si la dénomination de " petite guerre " demeure encore plusieurs années pour désigner l'ensemble des opérations de reconnaissance et de flanc-garde.

32- La persistance de la notion de " petite opération de guerre " dans la tactique française jusqu'en 1895.

Au cours du dix-neuvième siècle, sous l'influence des facteurs que nous venons d'exposer, la petite guerre, du rang de tactique particulière, est passée à celui de simples procédés, fidèles cependant à l'esprit d'origine. Le colonel von Miller, dans un ouvrage écrit à la fin du dix-neuvième siècle, affirme : "*Autrefois la petite guerre ou la guerre par détachements était indépendante des opérations*

d'armées et se terminait aussitôt que celles-ci commençaient; elle se réduisait donc à une simple guerre de partisans. De nos jours, au contraire, les grandes opérations d'armée et la petite guerre sont intimement liées l'une à l'autre ; car tout choc des masses est précédé de la petite guerre, c'est à dire des opérations secondaires de l'avant-garde, de même que tout mouvement d'armée est couvert et protégé par des détachements ".

Nous pouvons observer dans *l'Instruction pratique sur le service de la cavalerie en campagne* du 17 février 1882, un chapitre particulier consacré aux convois et aux petites opérations de la guerre. Notons que ce règlement français, reprenant l'ordonnance du 3 mai 1832, est resté valable jusqu'au 28 mai 1895, date où les termes de " petites opérations de guerre " n'apparaissent désormais plus dans les textes. Cette instruction de 1882 précise " *le but d'une surprise étant de faire à l'ennemi le plus de mal possible, sans engager beaucoup de monde, chacun doit avoir une mission spéciale, par exemple : attaquer et enlever les chefs, mettre les armes hors de service, délivrer les prisonniers, couper les traits des attelages "*. Elle développe un certain nombre d'actions pouvant être conduites par des détachements appropriés. Il s'agit essentiellement de l'escorte et de l'attaque de convois, des réquisitions, de la surprise de troupes ou d'un lieu habité, de la destruction de chemins de fer, de lignes télégraphiques, de ponts, de canaux et d'armes diverses.

La recherche de la surprise, en particulier par la réalisation d'embuscades, l'emploi de détachements légers et autonomes, restent toujours les principes d'actions des petites opérations de guerre.

Si un certain nombre d'unités organiques sont demeurées encore spécialisées dans ce type d'action, des unités de circonstances prélevées sur les gros d'un corps ou d'une grande unité, brigade ou division, ont pu souvent assurer ces missions. Du fait de la disparition progressive d'unités spécialisées, la petite guerre ne devient qu'un élément parmi tant d'autres de la tactique générale dont elle n'est alors plus du tout dissociée.

33- la surprise devient l'un des principes généraux de la guerre

La surprise, à l'origine plus spécifiquement réservée aux opérations de petite guerre, devient l'une des composantes de la tactique dans toutes ses formes. L'intégration de la petite guerre à la tactique générale conduit à l'adoption de la surprise comme l'un de ses principes communs, principe sur lequel reposaient toutes les actions qu'elle regroupait.

331- La mobilité et la vitesse de réaction participent à la surprise de l'ennemi

La surprise n'était certes pas totalement absente des combats principaux au cours des siècles où la formalisation des combats était grande. Elle se situait davantage dans la recherche d'une plus grande mobilité tactique sur le champ de bataille, que dans la surprise directe de l'ennemi.

Ainsi, l'entraînement rigoureux pour la manoeuvre des troupes avait-il pour but de garantir au chef militaire une troupe rapide dans les changements successifs de formations. C'est bien en partie dans cet état d'esprit que se sont opposés les tenants des ordres minces et profonds au cours du XVIIIème siècle. La colonne, dont l'un des plus célèbres théoriciens est Folard offrait la possibilité de faire réagir avec ordre une troupe face aux différents événements du combat.

Par ailleurs, la mobilité de théâtre représentait aussi certainement l'un des meilleurs moyens de créer chez l'ennemi la surprise. A ce titre, la campagne du maréchal de Turenne en Alsace au cours de l'hiver 1674-1675 en constitue une illustration remarquable.

Plus tard, l'utilisation de troupes montées participe de la même façon à la mobilité de théâtre des forces.

332- Les stratagèmes sont eux-mêmes intégrés à la grande tactique

L'utilisation de stratagèmes constitue certainement une constante de l'art de la guerre. La formalisation parfois excessive des actions principales de combat des armées principales depuis la fin de l'époque féodale jusqu'à la fin du XVIIIème siècle avait cependant contribué à occulter pendant plusieurs siècles la notion de surprise. Son utilisation n'était limitée qu'à quelques formes marginales de confrontations armées, comme la petite guerre. La ruse ne s'opposait-elle pas cependant à la loyauté des combattants, qui était alors posée comme un véritable code d'honneur ?

La ruse demeure néanmoins le meilleur moyen d'inverser un rapport de force défavorable, créant la surprise chez l'ennemi y compris celui numériquement supérieur.

Si Folard, citant Végèce, avait reconsidéré, à son époque en véritable précurseur, l'importance de la surprise, la lourdeur des troupes principales et leur mobilité réduite, condamnaient, à quelques exceptions près, toute tentative d'utilisation de ce principe.

" Les bons capitaines, dit-il, ne sont pas ceux qui combattent en rase campagne, où le péril est commun ; mais bien ceux qui par adresse et ruse de la guerre, sans qu'il leur coûte un seul soldat, essayent de défaire l'ennemi, ou du moins à le tenir en crainte et en échec. C'était là le talent de Fabius ".

Lacuée de Cessac, de même, insiste dans le chapitre qu'il consacre aux *surprises en général* : *" La ruse réussit où la force échoue : il faut donc, en guerre, se servir de l'une et de l'autre ; mais la force est repoussée par la force, et souvent elle est obligée de céder à la ruse ".*

L'élargissement des champs de confrontation des armées, la multiplication de leurs lignes de communications, l'augmentation de leur poids logistique et donc de leur vulnérabilité, ont certainement favorisé, parallèlement à la généralisation des troupes montées, l'utilisation de la mobilité et de la surprise comme tactiques de combat. Les campagnes de l'Empire offrent de nombreux exemples où l'effet de surprise est recherché pour défaire l'ennemi. La surprise intégrée aux autres principes de la guerre renforce l'impact psychologique de l'incertitude du champ de bataille et plus généralement celle du théâtre.

Jomini aussi bien que Clausewitz, insistent sur l'importance que représente la surprise dans toutes actions militaires. La surprise possède une double dimension, stratégique et tactique. Au niveau stratégique, la surprise participe à l'affaiblissement général et moral de l'adversaire, engagé dans une guerre qui l'use. Au niveau tactique, la surprise est essentiellement d'ordre psychologique, elle peut ainsi compenser la faiblesse numérique, ou technique, des troupes qui conduisent

les opérations. Si la surprise n'est qu'un moyen, tant dans les formes classiques de la guerre que dans celles plus marginales, comme la guérilla, elle participe directement à la réalisation des principes de la guerre.

IV- Autonomie de la guérilla

-

Alors que la tactique de la petite guerre s'intègre peu à peu à la grande guerre, la guérilla devient un instrument militaire au service des populations et des minorités politiques. La guérilla prend donc son autonomie par rapport à la petite guerre, tout en respectant toujours les mêmes procédés tactiques.

Par certains aspects, la guérilla devient peu à peu une composante de la stratégie, en particulier dans sa forme indirecte.

Sa mise en œuvre par des populations entières et par des partis politiques pour chasser un occupant, reconquérir des territoires ou prendre le pouvoir lui confère une dimension stratégique.

41- Une évolution de la notion même de guérilla

-

La guérilla, initialement synonyme de petite guerre prend peu à peu un sens nouveau, sous l'influence des théoriciens, pour la plupart anciens acteurs eux-mêmes des campagnes de la Révolution et de l'Empire.

La nature des guerres connaît un changement profond. La guerre opposant essentiellement les armées d'Etats belligérants cède peu à peu la place à des conflits teintés d'idéologie en particulier sous la Révolution, où les populations s'impliquent directement dans les combats, cherchant elle-même dans certaines circonstances à chasser l'occupant. A l'exemple de la guerre de Vendée puis des campagnes d'Espagne et de Russie, certains conflits armés du dix-neuvième siècle, et plus encore ceux du vingtième siècle, prennent un caractère politique nouveau, les plaçant dans la catégorie de ce que l'on qualifie de guerre révolutionnaire.

411- La consécration d'un glissement sémantique

Si les habitants de Vendée et les partisans engagés contre les troupes de Napoléon en Espagne et en Russie ont respecté certains principes de la petite guerre, il est indéniable que ces guerres ont pris une dimension nouvelle.

La Vendée insurgée contre les colonnes de la 1^{ère} République, puis la guerre d'Espagne ont inspiré de nombreux auteurs qui en avaient été les témoins et les acteurs. Ces deux campagnes militaires, puis celle de Russie, les avaient opposés à des combattants mal formés et mal équipés issus de la population, mais qui connaissaient parfaitement le terrain. Leurs combats reposaient sur le harcèlement permanent de l'ennemi. La petite guerre conduite par les Espagnols face aux envahisseurs français était baptisée guérilla, c'est à dire petite guerre.

Ce terme finit peu à peu par désigner une guerre menée par des combattants nationaux contre un occupant. Le mot de guérilla a donc connu un véritable glissement sémantique, signifiant guerre de libération.

La guerre d'Espagne donna lieu à une large production littéraire. Les auteurs italiens, en particulier, se sont intéressés alors à la guérilla comme " une stratégie pour la réalisation de l'unité nationale ". De même, les Polonais sensibles au but assigné à ces techniques de combat, les ont mis en pratique pendant les soulèvements de 1830 et 1831, puis en 1863 lors de l'insurrection des " Faucheurs " contre l'Empire russe.

412- La guérilla urbaine

La guérilla prend, au milieu du dix-neuvième siècle, une forme plus urbaine. Cependant, la guérilla urbaine ne représente qu'un aspect de ce que l'on nommait alors *insurrection* et dont les cas se multipliaient face aux politiques coloniales de nombreux pays occidentaux.

De plus, comme le souligne G.Chaliand, les campagnes apparaissaient comme souvent plus traditionnelles que les villes elles-mêmes. De plus les activistes politiques agissaient davantage dans les villes où le pouvoir politique était exercé. La guérilla s'est donc déplacée progressivement des campagnes où elle agissait contre les troupes occupantes vers les villes où elle cherchait à renverser les pouvoirs politiques et à instaurer un nouvel ordre politique.

Cette dimension urbaine de la guérilla dans le cadre d'insurrection nationale a été prise en compte par quelques auteurs préoccupés de comprendre les aspects politico-militaires de cette menace. Il s'agissait en effet d'apporter une réponse aux

menaces que faisaient peser les mouvements politiques nationalistes sur les institutions coloniales ou nationales.

Le maréchal Bugeaud, vétéran de la guerre d'Espagne, a ainsi cherché dans ses fonctions de gouverneur général de l'Algérie à adapter les procédés tactiques des troupes françaises au terrain et aux tribus indigènes face auxquelles elles combattaient. Il publie alors plusieurs rapports et études sur le sujet. Il comprend l'importance de la guérilla urbaine. Il consigne alors sa conception de la contre-insurrection urbaine dans un petit ouvrage *La guerre des rues et des maisons*.

413- Le terrorisme, un instrument moderne de la guérilla

Les guérillas classiques adoptent les procédés du terrorisme visant ainsi à déstabiliser le régime politique en place. Le terrorisme, comme la guérilla, est une arme du faible, dont la mise en oeuvre est simple et peu coûteuse. La difficulté réside dans l'utilisation judicieuse de cette arme qui ne doit pas provoquer le rejet total du groupe terroriste par la population ; le choix des objectifs est donc déterminant pour parvenir aux buts fixés.

Le terrorisme des guérillas, comme celui des groupes révolutionnaires européens des années 1970, cherche à bénéficier de l'effet de résonance des médias.

La relation qu'entretient le terrorisme avec l'opinion publique, par l'intermédiaire de la presse, est essentielle. La terreur de la population, le malaise du pouvoir politique incapable de s'opposer à cette forme diffuse de menace sont en particulier alimentés par les médias.

Raymond Aron précisait la relation ambiguë qu'entretiennent le terrorisme et la guérilla : "*le jour où la violence individuelle, les attentats le terrorisme, les bombes dans les cinémas et les trains, les prises d'otages ou les détournements d'avion ne s'organisent plus selon les ordres d'un parti en vue de la libération ou de la révolution, la parenté matérielle entre les procédés de la guérilla et ceux du banditisme réapparaît en pleine lumière*".

Le terrorisme semble, de nos jours, indissociable de la guérilla dont il constitue un moyen privilégié d'action.

42- Une réflexion politique de la guérilla

La double dimension politique et militaire de la guérilla n'échappe pas aux théoriciens comme aux praticiens de la petite guerre. Elle n'échappe pas non plus aux gouvernements qui perçoivent en elle un ferment possible de sédition.

La guérilla, comme le rappelle G. Chaliand, n'est qu'une " technique ". C'est bien une technique mais, dans ses formes modernes, essentiellement d'essence politique.

Sa dimension stratégique s'exprime au travers d'une conscience politique qui l'anime pour parvenir à un but. Ainsi, la guérilla peut-elle devenir, selon les circonstances et les fins politiques, synonyme de guerre révolutionnaire ou de libération.

La notion de guérilla est pourtant absente, à quelques exceptions près, de la littérature militaire du dix-neuvième siècle pendant plusieurs dizaines d'années pour être redécouverte tardivement au cours du vingtième siècle, dans sa forme révolutionnaire. Selon Bernard Peschot, *" une littérature consacrée à ce sujet aurait effrayé les autorités civiles en représentant une incitation à l'insurrection nationale "*. C'est bien dans cette optique que les Polonais et les Italiens s'intéressent à la petite guerre et à la guérilla pour réaliser leur unité nationale.

Karol Stolzman, patriote polonais, écrivait : *" en réalité, la guerre de guérillas, dont le centre est partout et le rayon d'action sans limite, est la guerre la mieux appropriée et la plus efficace pour un peuple qui prend les armes et se soulève. C'est pour cela que nous l'appelons une guerre populaire "*.

Le colonel anglais T.E. Lawrence avait bien saisi le rôle politique que pouvaient tenir ces modes d'action dans la guerre contre les Turcs en péninsule arabique. Il les a remarquablement exposés dans le chapitre XXXIII de son ouvrage *Les sept piliers de la sagesse*. Ainsi était-il parvenu à réaliser une forme d'unité du peuple arabe, composé de nombreuses tribus qui se combattaient, en chassant l'occupant turc.

Mais ce n'est réellement qu'à l'issue de la seconde Guerre mondiale, que les guerres dites de décolonisation redonnent un vif intérêt à la guérilla.

De nombreux auteurs s'expriment alors dans ce sens, au premier rang desquels se trouve Mao Zédong. Au cours de la campagne chinoise contre les Japonais, Mao Zédong développe ses idées stratégiques sur la guerre révolutionnaire et l'utilisation

des partisans. Il écrit successivement *Problèmes stratégiques de la guerre révolutionnaire en Chine*, *De la guerre prolongée*, *Problèmes stratégiques de la guerre des partisans contre le Japon*. Ces réflexions, alimentées par son expérience, vont fonder son action militaire et politique pour la conquête du pouvoir politique.

43- l'engagement de la population, acteur indispensable de la guérilla

-

La guérilla se caractérise par l'engagement le plus large possible de la population dans la lutte armée. L'histoire montre de très nombreux exemples où les populations se sont opposées les armes à la main aux armées d'un pouvoir central, national ou d'occupation.

Pour Clausewitz, la guerre populaire consécutive à l'apparition d'une conscience nationaliste est une guerre essentiellement paysanne vis à vis d'un agresseur. Il développe dans le chapitre XXVI du livre VI de son ouvrage majeur *De la guerre* le rôle de la nation en armes.

Deux grandes causes d'engagement peuvent être distinguées.

En premier lieu, la dimension religieuse de certains combats ayant utilisé des modes d'actions de la petite guerre semble ne pas faire de doute. Ainsi, la guerre des Camisards a-t-elle opposé après la révocation de l'Edit de Nantes les dragons du roi et les protestants.

En second lieu, il semble certain que l'émergence du fait national depuis la fin du dix-huitième siècle, dans les pays d'Europe, a très largement contribué à transformer la guerre, et par là, dans certaines circonstances, l'engagement volontaire de la population en tant qu'acteur dans les conflits armés. Ce sentiment national n'est pas non plus absent des guerres de décolonisation.

Par ailleurs, la résistance à l'impôt, le refus de la conscription forcée ont parfois motivé l'implication directe de la population dans une lutte armée.

Le colonel Gabriel Bonnet insiste aussi sur le rôle essentiel joué à la tête de la guérilla par ce qu'il appelle un " catalyseur ", personnage clef qui " *soulève l'indignation, donne le branle, maintient et dirige le mouvement insurrectionnel* ". Son charisme auprès de sa troupe et auprès des populations est déterminant pour le

succès de la guérilla. L'absence de discipline formelle, d'organisation stable nécessite un élément fédérateur des volontés individuelles.

Pour Camille Rougeron, la guérilla ne trouve son origine ni dans le fanatisme religieux ni dans le patriotisme. Il les écarte de façon un peu rapide : "*la guérilla, c'est la réaction du paysan auquel on prend sa vache ou son blé, sans le payer. Il donnera sa vie ou celle des ses enfants sans trop maugréer, si on le demande pour la guerre*".

Le cas vendéen est en partie litigieux. Nombreux sont les historiens qui contestent le caractère politique voire idéologique de l'engagement de la population de cette région. Néanmoins il constitue avec la guerre d'Espagne un des exemples fondateurs de la guérilla dans ses dimensions modernes, comme le note R. Aron : "*le guérillero espagnol contre l'armée française, les Vendéens et les Chouans contre les soldats de la République confondaient leur engagement politique (à supposer que l'on maintienne cette expression) avec la défense de leur sol et de leurs coutumes*".

Seule l'adhésion plus ou moins consciente et volontaire de la population à un projet politique peut permettre à une guérilla de durer face à des troupes mieux armées. Chaliand publie le témoignage de soldats Viêt-minh montrant la mise en place d'un système d'implication directe de la population dans le soutien des troupes de guérilla. Chaliand souligne que "*le plus important dans une guérilla, c'est son infrastructure politique clandestine au sein de la population relayée par des cadres moyens; D'elle vient la possibilité de se développer ; c'est là que résident le recrutement, les renseignements, la logistique intérieure*".

Mao Zédong dans ses écrits politico-militaires a précisé le rôle qu'il entend faire jouer à la population auprès des forces de l'Armée rouge. La population fournit les partisans qui peuvent agir de façon autonome ou coordonnée avec les forces régulières.

Le rôle de la population est donc tout à fait essentiel. Soit elle participe directement à la guérilla comme force vive combattante, soit elle assure le soutien logistique de l'armée de libération. La population est bien, à ce titre, un acteur indispensable. Elle fonde la légitimité du projet politique sans laquelle aucune action militaire ne serait possible.

V- La guérilla comme stratégie

Tout en s'inscrivant dans la continuité de la petite guerre, par les procédés tactiques qu'elle met en œuvre, la guérilla constitue néanmoins une rupture avec celle-ci, en particulier du fait de son caractère éminemment politique. La guérilla trouve bien son origine dans la guerre de partisans et dans la petite guerre, telles que nous les avons évoquées. En outre, elle possède une logique révolutionnaire propre qui lui a donné peu à peu son autonomie, tant dans la théorisation de ses principes que dans la pratique.

La difficulté d'appréhender nettement la guérilla réside en particulier dans la confusion de la guérilla en tant que tactique et en tant que stratégie. La distinction n'apparaît pas toujours clairement. Il n'en demeure pas moins que la guérilla est réellement une stratégie car elle met bien en œuvre des moyens divers à des fins politiques. Elle s'inscrit donc dans la catégorie des stratégies du faible au fort et dans la typologie des stratégies visant à user l'adversaire, sans toutefois rechercher son anéantissement.

51- Une stratégie du faible au fort

Le caractère politique et militaire de la guérilla et son expression tactique peuvent dans certains cas se confondre. Il n'en demeure pas moins que la guérilla possède véritablement une dimension stratégique, dans un rapport du faible au fort.

L'intérêt majeur de la guérilla réside sans doute dans le fait qu'elle constitue l'unique recours militaire possible pour des populations, en vue d'obtenir un objectif politique. Les guérillas sont donc typiquement, dans la typologie des conflits actuels, des conflits irréguliers par la différence qui distingue les moyens mis en œuvre par chacun des belligérants.

Les nombreuses guérillas qui ont vu le jour depuis la seconde guerre mondiale ont mis en lumière que le déséquilibre des potentiels militaires engagés ne constitue pas un inconvénient majeur pour la guérilla, bien au contraire.

Une armée de type occidental hésitera fondamentalement à engager ses moyens très modernes et très coûteux, qui peuvent être facilement détruits par des armes dont l'efficacité est exceptionnelle pour un coût mille fois moindre. L'échec politico-militaire des Etats-Unis en Somalie s'explique en partie par l'inadéquation de leurs

moyens à ce type de conflits irréguliers. Ainsi, l'armée américaine estime-t-elle que les moyens dont elle dispose et les procédés tactiques qu'elle met en oeuvre ne sont pas adaptés à la conduite de ces combats et constituent même un désavantage.

De plus, la guérilla peut être comprise comme une stratégie d'usure visant à diminuer les forces de son adversaire, par un combat s'inscrivant dans une durée, préjudiciable à la légitimité de l'occupant. Au contraire, la guérilla peut agir dans la durée si elle surmonte en particulier les problèmes de coordination des différentes factions, ceux liés à la légitimité politique des chefs et au coût d'entretien de la lutte armée.

Ce coût n'a cependant rien de comparable avec celui consécutif à l'engagement d'une armée moderne, souvent loin de ses bases. Sur ce plan tout à fait essentiel pour notre époque, la guérilla n'est pas privée d'un certain avantage sur son adversaire. L'aspect économique participe aussi à l'usure de l'adversaire.

52- Le cas particulier de la guerre révolutionnaire

La guérilla peut être utilisée selon les circonstances par des populations ou un parti politique pour chasser un pouvoir en place ou pour libérer un pays des troupes occupantes. La distinction peut ainsi être établie entre la guerre révolutionnaire et la guerre de libération nationale. La guérilla est sans aucun doute l'outil militaire principal de ces deux formes de guerre.

Comme le note Aron : "*Tactiquement il n'existe pas de différence fondamentale entre la première phase d'une guerre révolutionnaire (dont l'action du parti communiste en Chine nous offre l'exemple idéal-typique) et la première phase d'une guerre de libération nationale*".

La principale différence réside cependant dans la situation politique et les fins politiques de la guerre. "*La confusion entre les deux concepts s'explique pour deux raisons, précise Aron, la parenté tactique de ces deux sortes de guerre, la pluralité des cas intermédiaires*".

La guerre révolutionnaire est particulièrement intéressante à étudier car elle poursuit la réflexion sur l'utilité de la guérilla à des fins politiques. Elle a, de plus, favorisé la plus grande part de la littérature contemporaine consacrée à la guérilla.

521- Le tournant des théories de Mao Zédong

Mao Zédong s'inspire à la fois des grands penseurs stratégiques classiques comme Clausewitz et de la pensée politique de Marx. De plus, il connaît bien la pensée stratégique chinoise traditionnelle. Son oeuvre politico-militaire permet de comprendre sa perception de la nature politique de la guerre et le rôle essentiel que peut y jouer la nation en armes, en particulier dans la recherche du pouvoir.

Mao est sans doute celui qui a le mieux saisi la dimension stratégique de la guerre révolutionnaire qu'il théorise. La guerre révolutionnaire comporte plusieurs phases. Dans la défense stratégique, les forces de guérilla cèdent l'espace et préparent l'appui de la population. Une véritable infrastructure clandestine est mise en place à des fins idéologiques. Ensuite, dans ce que Mao présente comme une phase d'équilibre, les forces de guérilla installent un réseau de bases qui serviront de maillage du territoire pour l'action de guérilla.

Une formule semble le mieux caractériser la stratégie de Mao : "*l'ennemi avance - nous reculons, l'ennemi s'arrête - nous l'inquiétons, l'ennemi est harassé - nous le frappons, l'ennemi recule - nous le poursuivons !*"

Comme dans la tactique de la petite guerre, les combats de la guerre révolutionnaire doivent reposer sur la mobilité. Mao Zédong insiste sur la nécessité d'une guerre de mouvement; "*Lorsque nous n'avons que peu de forces, peu de munitions, lorsque dans chaque base on ne dispose que d'un élément de l'Armée rouge qu'il faut déplacer et envoyer sans arrêt là où on se bat, la guerre de position nous est fondamentalement défavorable.*"

Pour Mao Zédong la guérilla n'est cependant qu'une tactique militaire de harcèlement de l'adversaire. Elle s'inscrit plus largement dans la guerre révolutionnaire dont le but est le renversement du régime politique.

Mao conçoit la guerre révolutionnaire comme un tout, où les actions militaires sont conduites tant par des forces régulières que par des forces composées de partisans.

La guérilla retrouve donc en partie son rôle tactique. En effet, "*la guerre révolutionnaire fond en une seule stratégie tous ces moyens : politiques, économiques, psychologiques et militaires. Il y a une stratégie tout court : la stratégie révolutionnaire*".

522- Une guerre idéologique

Le caractère messianique de la révolution marxiste qui se voulait mondiale a certainement contribué à multiplier les exemples de guérilla d'inspiration marxiste. Gardons-nous cependant, comme le souligne G.Chaliand, de considérer en simplifiant outrageusement que la guérilla est essentiellement de gauche. Il demeure cependant que si elle est bien d'essence politique à l'époque moderne, la guérilla possède un fort contenu idéologique qui dépasse les aspects psychologiques tant soulignés par les théoriciens militaires français de la contre-révolution.

La guérilla doit bénéficier de l'appui total de la population pour vivre. La guérilla doit donc répandre l'idéologie qui l'anime pour conforter son action. La guérilla étant l'arme du pauvre, elle ne peut s'appuyer initialement que sur un réseau subversif et clandestin chargé de diffuser son idéologie. Certains auteurs ont mis en avant le rôle essentiel joué par l'Eglise catholique en Espagne contre l'envahisseur français. Les témoignages de Viêt-minh présentés par G. Chaliand dans son ouvrage consacrés aux guérillas font apparaître le même rôle joué par les membres du parti communiste chargés d'enseigner les populations.

Ainsi, la propagande politique et la subversion idéologique cherchent-elles à agir prioritairement sur la population dont elle ne peut se passer pour obtenir le succès. La communauté internationale peut aussi servir de cible, par l'intermédiaire des médias et de l'opinion publique internationale. La désinformation peut donc accompagner les mouvements de guérilla.

Le colonel Bonnet estimait, selon une opinion très largement partagée, que la guerre révolutionnaire est le résultat de l'équation " guerre de partisans + guerre psychologique ". La guerre révolutionnaire utilise des moyens d'influence psychologique qui ont pour objet de compenser sa faiblesse militaire propre et son absence initiale de légitimité.

L'aspect psychologique est pourtant présent dans toutes les formes de guerre, tel que nous le montre l'histoire. La différence réside davantage dans le caractère idéologique prononcé de la guerre révolutionnaire que dans l'utilisation de procédés psychologiques quelle qu'en soit l'ampleur.

Sun Tzu avait analysé dans l'art de la guerre la dimension psychologique de la guerre et le rôle de la désinformation pour tromper l'adversaire. De même Mao reprenant à son compte certains aspects de la désinformation l'applique à sa théorie de la guerre révolutionnaire. La théorisation de la désinformation atteint son sommet avant la seconde guerre mondiale avec les idées du russe Tchakhotine exprimées dans *Le viol des foules par la propagande politique*.

53- La guérilla inclut une véritable dialectique du temps

La stratégie de la guérilla entretient une relation particulière avec l'espace et le temps. L'espace s'impose comme le cadre même de l'action de la guérilla, il est plus ou moins favorable à la conduite d'une telle opération. C'est un facteur invariant sur lequel la marge d'action des forces est relativement faible. Seule une adaptation des procédés tactiques au terrain peut prendre en compte toutes les caractéristiques du terrain.

En revanche, le temps représente véritablement un paramètre pour les forces de guérilla sur lequel il est indispensable d'agir en vue du succès. Le temps, comme l'avait souligné Clausewitz, joue un rôle tout à fait essentiel, il " *est le saint patron de la défense* ".

S'inspirant de la pensée de Clausewitz, Glucksmann affirme : " *le temps, par lui même, est du côté du défenseur. Il y a usure propre à l'offensive qui fait progressivement, irrémédiablement, décliner ses forces (par l'extension de ses lignes de communication, l'hostilité du pays conquis, le réveil politique et militaire de l'ennemi qu'elle suscite presque automatiquement).[...] Au contraire, les forces du défenseur s'accroissent à mesure que son combat se prolonge et que le " soulèvement national " porte à l'extrême l'avantage de combattre sur son propre terrain ; si l'offensive n'entraîne pas une victoire rapide, le temps joue contre elle* ".

C'est bien le cas de la guérilla où le temps prend une dimension particulière.

Une dialectique du temps se dessine dans les guérillas, tant dans la gestion de la durée par les guérillas elles-mêmes que dans celle de la conduite tactique des combats opposant la guérilla et les troupes ennemies.

En effet, il s'agit bien pour la guérilla de s'inscrire dans la durée tout en recherchant simultanément et localement des actions les plus brèves possibles, s'appuyant sur la surprise. Ce n'est qu'au prix de la brièveté des engagements, reposant sur une concentration locale des moyens, que les guérillas peuvent vaincre dans la durée leurs adversaires, mieux armés.

L'exemple de l'Indochine illustre la capacité du Viêt-minh à durer face à une armée au très fort potentiel industriel et technologique.

Plus encore que dans toute autre forme de stratégie, son succès repose donc sur la durée.

La longueur de la lutte compense en partie le déséquilibre des forces engagées. Cette durée ne peut être acquise que par un soutien véritable de la population. Le rôle de celle-ci sera essentiel dans la guérilla, dans ses aspects matériels comme la logistique, mais aussi dans le domaine du moral. L'acceptation par la population des conséquences de la guerre permet aussi à la guérilla de se prolonger.

Mao-Zédong a étudié le rôle de la guerre prolongée. Il a parfaitement saisi l'intérêt que celle-ci possède dans le cas d'un déséquilibre prononcé du rapport de force.

Comme le constate le général Beaufre : *" si les forces matérielles, sont petites, elles doivent être compensées par de très grandes forces morales, et la manoeuvre sera nécessairement longue. La [...] manoeuvre vise à atteindre l'objectif - parfois important - moins par une victoire militaire que par l'entretien prolongé d'un conflit conçu et organisé pour devenir de plus en plus lourd pour l'adversaire. C'est la manoeuvre par la lassitude des conflits de longue durée dont Mao Tsé-Toung a été le remarquable théoricien et l'exécutant victorieux. "*

La durée dans laquelle s'inscrit toute guérilla favorise l'usure d'une force régulière nettement supérieure par les moyens qu'elle met en oeuvre. Véritable stratégie d'usure, la guérilla recherche l'enlèvement voire l'engluement de son adversaire. De ce fait, l'usure de l'adversaire utilise aussi le temps qui joue dans un sens contraire pour la force armée principale. Souvent issue du monde occidental, la puissance considérée perd d'autant sa légitimité que son action dure dans le temps. Le rôle de l'opinion publique internationale joue donc en faveur de la guérilla.

CONCLUSION

La petite guerre a provoqué une réflexion tactique de grande qualité pendant les dix-huitième et dix-neuvième siècles, même si elle n'a pas souvent été prise en compte dans les textes réglementaires.

A partir de la fin du dix-huitième siècle, les états-majors des armées françaises, dans une volonté centralisatrice, ont remis en cause l'existence des troupes irrégulières chargées initialement de la mise en œuvre de la petite guerre. De même, l'utilisation de plus en plus systématique de la surprise et de la mobilité dans les combats a accompagné l'intégration de la petite guerre à la grande guerre.

Les procédés ont pourtant été conservés et comme l'affirme Sapin-Linières, *" il est bien évident que les missions de la petite guerre : éclairer, reconnaître, surprendre, renseigner, etc..., ont existé de tous temps et continuent d'être actuelles, même à l'époque atomique. Seuls évoluent les moyens matériels mis en œuvre pour remplir ces missions"*.

A l'époque contemporaine, de nombreuses unités organiques, parachutistes, blindées, ou constituées pour des circonstances particulières comme les commandos de chasse en Algérie, ont utilisé et utilisent encore des procédés comparables à ceux de la petite guerre. A la différence de ce que celle-ci offrait initialement, les missions de sûreté, de reconnaissance font maintenant partie intégrante de la tactique des armes telle que nous la concevons de nos jours.

De même, sous l'appellation de guérilla, la petite guerre a survécu au travers des modes d'action utilisés, en particulier la recherche de l'usure de l'ennemi par le harcèlement permanent, combinaison de la mobilité et de la surprise. La dimension politique et idéologique en a cependant profondément bouleversé la nature.

On ne peut donc désormais plus parler de " petite guerre " tant l'ampleur et la nature des conflits révolutionnaires sont différentes de ce que représentait à l'origine la petite guerre.

La guérilla est fondamentalement une stratégie du faible au fort. L'engagement de la population, les fins politiques de cette forme de lutte armée, le fait que la guérilla ne

constitue souvent que l'unique recours pour une population de renverser un pouvoir politique ou libérer son territoire lui conservent toute son actualité.

La multiplication des conflits irréguliers, opposant des armées de puissance différente en particulier sur le plan technologique, montre pourquoi la guérilla constitue une " stratégie alternative " qui peut conduire à la remise en cause de la puissance militaire telle qu'elle était comprise dans les formes classiques de la guerre.

ANNEXE : BIBLIOGRAPHIE

ARON Raymond

Penser la guerre, l'âge planétaire, tome 2

1976, NRF, Gallimard, Paris

BRACK (de) Général Fortuné

Avant-postes de cavalerie légère

1831, réimpression point d'impression de l'EAABC Saumur

Le général de Brack évoque ses souvenirs d'officier de cavalerie pendant les campagnes napoléoniennes. Ce texte, très vivant grâce aux nombreuses anecdotes qu'il contient, constitue sans doute l'une des meilleures contributions françaises du dix-neuvième siècle sur la petite guerre.

BONNET Colonel Gabriel

Les guerres insurrectionnelles et révolutionnaires, de l'antiquité à nos jours

1958, Payot, Paris

CHALIAND Gérard

Anthologie mondiale de la stratégie

Bouquins, Robert Laffont, 1990

CHALIAND Gérard

Dictionnaire de stratégie militaire

Perrin, 1998

Articles : Petite guerre, Guérilla, Guerre révolutionnaire, Stratégie indirecte, Davidoff, Le Miere de Corvey, Lawrence

CORVISIER André

Histoire militaire de la France

ouvrage collectif

Quadrige, P.U.F., 1992

tome 2, de 1715 à 1871, sous la direction de Jean Delmas

Dictionnaire d'art et d'histoire militaires

ouvrage collectif sous la direction d'André Corvisier

PUF, 1988

DECKER (von) Karl

La petite guerre ou traité des opérations secondaires de la guerre

Paris 1827 F.G. Levrault

GRANDMAISON

La petite guerre ou Traité du service des troupes légères en campagne

Paris, 1756

GRIMOARD (de) Philippe-Henry et GUGY

Traité sur la constitution des troupes légères, et sur leur emploi à la guerre.

à Paris, Nyon l'aîné 1782

Réflexion sur les troupes légères à pied et à cheval dont les auteurs démontrent l'utilité fondamentale dans la conduite de la guerre. L'ouvrage est articulé en quatre parties

1. de la constitution des troupes légères (armement, exercices, signaux)
2. des partisans (groupe d'hommes constituant un détachement réduit propre à la reconnaissance et aux coups de mains)
3. des grandes opérations des troupes légères (actions propres aux troupes légères en nombre ou " petite guerre ")
4. des opérations communes aux troupes légères et pesantes (actions des troupes légères utilisées comme appoint)

LA ROCHE Comte de , ancien colonel de dragons

Essai sur la petite guerre ou méthode de diriger les différentes opérations d'un corps de 2500 hommes de troupes légères dont seize cens d'infanterie et neuf cens de cavalerie

à Paris, Saillant et Nyon 1770, 2 tomes

PESCHOT Bernard

La notion de petite guerre en France (XVIIIème siècle)

Les Cahiers de Montpellier, 28, 1983 II

La guérilla à l'époque moderne

Revue historique des armées N°1 mars 1998

La petite guerre au XVIème siècle : formes, styles et contacts dans l'occident méditerranéen

in *Les armes et la toge*, mélanges offerts à André Martel

Université Paul Valéry-Montpellier III, 1997

QUINTEAU Capitaine A.

La guerre de surprises et d'embuscades

Paris 1884 Charles-Lavauzelle

Cet ouvrage paraît tout à fait essentiel pour la compréhension historique des opérations de petite guerre. Exceptionnellement riche en faits, il s'attache à promouvoir un combat reposant sur la recherche de la surprise et sur la tactique des embuscades.

SAPIN-LIGNIERES

Les troupes légères de l'ancien régime, les corsaires du Roy de l'armée de terre

Saint Julien du Sault, 1979

VALENTINI (von)

Abhandlung über den kleinen Krieg und über den Gebrauch der leichten Truppen